

tous ces désenchantemens, et pourtant nous allons ; l'amour est fort comme la mort. L'Écriture dit bien : « Celui qui vous suit, mesdames, n'a peut-être pas encore trouvé son âme ici-bas, et il espère que c'est vous qui avez en votre possession la moitié qui lui revient, et il s'attache à vos pas, et il vous poursuit, et il vous obsède ; ne lui en veuillez point, de grâce ; il n'y peut résister ; c'est une loi, un besoin impérieux, l'espérance, vous le savez, conduit l'homme jusque ... à vos pieds. »

Et puis ne connaissez-vous pas certaines femmes qui aiment à être suivies ? Honnêtes au fond, mais coquettes, elles se plaisent à traîner un homme à leur char ; et de peur qu'il ne se lasse, elles se retournent de tems en tems avec une négligence piquante pour entretenir le feu sacré. Qu'il ne se hasarde point à leur dire un mot trop positif, elles se révolteraient ; mais l'hommage muet les ravit, et fermer leur porte au nez du malheureux poursuivant, quand elles ont fini leur promenade, est un triomphe dont elles entretiendront pendant plusieurs jours leurs amies. Gare que la porte ne se ferme pas assez vite un jour !

Je ne sais pas si tel était le manège d'une dame dont on m'a conté l'histoire que je vais vous conter à mon tour. Elle était en cours d'emplettes, et, par conséquent, portait un élégant négligé. Elle sortait de la rue Choiseul, des magasins de Delisle, sans doute, quand au coin du boulevard, un jeune homme, un fashionable, oisif après son déjeuner au café de Paris, la lorgna, vit ses pieds charmans, sa taille délicate, son visage ravissant, presque invisible sous un voile vert. Dès lors il se mit à sa suite, entra dans l'atmosphère de l'astre à demi radieux, comme un poète se lance dans l'infranchissable et tyrannique orbite d'une idée fixe. Il n'en peut plus sortir alors ; il se débat vainement, il faut qu'il en rêve, qu'il y pense, qu'il en devienne ivre ; il fallait désormais que le fashionable fasciné suivit son enchanteresse ; idée poétique tout comme une autre. Elle s'arrêta aussi ; elle venait d'entrer chez son cordonnier, sur le boulevard des Italiens. Qui pourrait dire avec des mots sans mélodie tous les rêves délicieux que conçut notre jeune homme, en pensant aux jolis pieds qu'allait admirer le cordonnier, dans une chaussure fraîche ? Il enviait, le cœur palpitant, le bonheur de cette main qui allait chausser ces pieds mignons ; et il eut le tems de se livrer à ses amoureuses contemplations, car la dame fut long-tems dans le magasin ; l'artiste maudissait le Créateur qui rendit ici son art si difficile. Enfin, elle avait trouvé ce qui lui convenait ; elle sortit légèrement en rabaisant son voile, et le fashionable ne vit encore que le pied ; mais il fut ébloui, confondu. La dame ne marchait plus, elle voletait, et lui voletait derrière elle ; c'était une fascination, une magie. Elle ne tarda pas à faire une seconde station : sa couturière lui tenait toute prête une robe neuve. Elle monta l'essayer : elle allait à ravir. Son captif, qui l'attendait fidèlement, ne savait plus que se figurer. Où était-elle ? allait-elle redescendre ? s'il n'allait plus la revoir ! et il tombait dans un désespoir profond, quand au bout d'une heure il vit reparaître sa péri, sa sylphide, son adoration, mais plus belle et plus ravissante encore. Sa robe de satin, aux nuances exquisées, chatoyait au soleil comme la nacre ou les délicates ailes de gaze d'une demoiselle, et le papillon du boulevard de Gand voltigeait pour la saisir ; mais elle, si svelte, si gracieuse, et si contente de sa parure nouvelle, ne touchait presque plus la terre. Ce pied si mignonnement habillé, cette taille si délicatement vêtue, l'élégant les voyait bien ; mais la tête, mais les yeux, mais la bouche, le voile vert les cachait impitoyablement.

De là, il la suivit jusqu'au magasin de Pacini, d'où elle sortit portant dans sa